

Derrière la vitrine verte des villes durables

Les « quartiers durables » sont à la mode. Désormais déclinés à toutes les sauces, sont-ils de la poudre aux yeux ou bien une solution d'avenir ? Suffit-il d'un label, de quelques panneaux solaires et bâtiments écologiques, de pistes cyclables au milieu d'espaces verts ? Pour Thanh Nghiem, d'Angenius, la réponse ne va pas de soi.

La question des villes et quartiers durables s'est imposée à moi comme une évidence au début des années 2000. Conformément à la mission d'expérimentation et de diffusion de la connaissance que poursuit Angenius (1), je menais alors des recherches appliquées autour de l'empreinte écologique et de l'écologie territoriale. J'ai découvert ce petit joyau qu'était BedZed au détour d'une rencontre avec le WWF International.

Avec Freiburg, ce site pilote de 250 habitants situé au Sud de Londres est un précurseur en matière de durabilité. Conçu *ex nihilo* pour ramener notre empreinte à « une seule planète » (2), il a inspiré de nombreux décideurs, accueillant chaque année des milliers de visiteurs venus du monde entier. Sa mission est de « rendre simple et attrayante l'adoption de modes de vie durables », c'est-à-dire de s'appuyer sur le ludique et l'exemplarité pour promouvoir d'autres façons de vivre en harmonie avec la planète.

Intriguée par la philosophie de BedZed (3), je m'y suis rendue un matin de février 2003. Voyage initiatique allant du *hub* de Victoria à la petite gare perdue



Thanh Nghiem est née dans une famille de polytechniciens, de normaliens et de pianistes. Ingénieur des Mines de Paris, elle a longtemps travaillé pour le cabinet McKinsey & Company avant de changer de vie.

Convaincue de la gravité de la crise écologique, elle met désormais sa grande énergie et son savoir au service d'un mode de vie réellement durable. Elle est une amie de notre revue.

de Hackbridge, plongeant dans une banlieue en friche, terreau d'une débordante créativité. Surtout, rencontre avec un couple visionnaire, fascinant par sa simplicité et sa générosité – les concepteurs de BedZed, Pooran et Sue, sont respectivement biologiste et infirmière.

Nous avons convenu dès cette première rencontre de développer à partir de BedZed et de ses expériences vécues une approche « d'incubateur » sans but lucratif. Il s'agissait pour moi d'inviter des acteurs clés du développement durable à venir s'inspirer de BedZed par des voyages d'études à « cœur ouvert », et pour mes ►



JUSTIN SULLIVAN/GETTY IMAGES/AFP

UNE IMAGE
UNE INFO

Connaissez-vous Oakland, cette ville américaine située dans la baie de San Francisco ? Le port est l'un des plus importants de la côte Ouest. Et la délinquance y bat des records, notamment le nombre des homicides. Dans le quartier de West Oakland, 60 % des 20 000 habitants vivent sous le seuil de pauvreté. Mais il y a Adelle Martin, que l'on voit ici les bras chargés de légumes frais. Son association, City Slicker Farm, cultive, récolte et fournit des légumes et des fruits de qualité aux oubliés du rêve américain. Elle a l'air heureuse, non ?



Le quartier mythique de BedZed ou Beddington Zero Energy (fossil) Development est un îlot de 100 logements, construits au sud de Londres. Avec un objectif final de ne plus utiliser du tout d'énergie fossile. Bien que le bilan ne soit pas arrêté, BedZed aurait déjà réduit son empreinte écologique de moitié, et sa consommation énergétique pour le chauffage de 88%. Chaque appartement dispose d'un minuscule jardin de 15 mètres carrés. Un tiers des appartements est réservé au logement social.



ONE PLANET LIVING IN SUTTON

► amis de transmettre la connaissance accumulée. L'accord entre nous était qu'on pourrait aborder sans langue de bois tout ce qui avait ou n'avait pas marché, de manière à amorcer un *processus apprenant*, c'est-à-dire un chemin d'ouverture par lequel tout ce qui est expérimenté est transformé en objet cognitif pour les autres – erreurs et tâtonnements y compris. On pouvait «mettre les mains sous le capot» et rectifier le tir en avançant. Au lieu de se cantonner aux aspects techniques «durs» de la durabilité, on rentrait *de facto* dans les usages et les comportements.

Par ce biais, de nombreux visiteurs – élus, dirigeants d'entreprise, urbanistes, experts ou militants – ont «flashé» sur BedZed. Et pourtant ! Attifé de cheminées de ventilation sur le toit en plastique rose, jaune ou bleu qui tranchaient avec la brique monotone des coronas voisins, ce site faisait à l'origine l'objet du plus grand scepticisme. Village de Mickeys, poudre aux yeux ou projet «sérieux» ? Passés les premiers *a priori*, BedZed a cependant amplement démontré sa capacité à susciter une *intelligence collective*, mobilisant usagers et décideurs dans des processus participatifs ascendants pour inventer d'autres modes de vie.

Identités multiples

Avant d'aller plus loin, il nous faut revenir sur «l'objet» dont il est question ici. Qu'est-ce qu'une ville, un quartier ? En avez-vous déjà *éprouvé* la nature, les limites ? Où se situe la frontière entre le milieu urbain et le rural, la campagne et la banlieue, la périphérie et le centre-ville ? Comme tout territoire, la ville est une *représentation collective*.

Elle est multiple : physique au sens des infrastructures et du BTP, idéale au sens de son rayonnement culturel, elle peut aussi être numérique, verte, fleurie ou ethnique (quartier latin ou chinois...). On peut la définir par le cadastre, des limites géographiques ou politiques, des zones économiques ou des lieux d'habitation. On peut aussi la considérer comme une multitude de lieux de souvenir partagés avec d'autres, de façons de vivre, de se distraire ou de se déterminer, tels des calques qui dessinent autant de liens entre époques, générations et groupes d'affinité. Nos voisins, les collines et les rivières, des rues ou des squares ombragés, le boulanger ou le

bistrot du coin, tous ces éléments contribuent à faire de la ville une expérience unique pour chacun de nous.

Tel un écosystème qui *condense* les manières d'être du vivant, le quartier est l'expression des modes de vie de ses habitants à travers leurs habitats, lieux de brassage ou de commémoration. Il est aussi tributaire des artères, équipements ou limites que les «élus» décident d'y installer. Mais si le «dur» est structurant, il ne détermine pas le métabolisme du territoire. Dans une mondialisation galopante, la ville est une *zone de métamorphisme* qui impose aux collectivités le *devoir*

Au-delà des effets de manchette, je crois que l'espérance que nous plaçons dans les quartiers durables est liée au fait que nous sommes devenus des «animaux urbains».

d'interface (4). Les élus doivent jouer un rôle de *facilitateur*, ouvrant des *tiers espaces* (5) pour que la vie s'y déploie de manière organique. Dans ce cadre, que pouvons-nous attendre des «quartiers durables» ? Au-delà des effets de manchette, je crois que l'espérance que nous plaçons dans les quartiers durables est liée au fait que nous sommes devenus des «animaux urbains».

Une réponse à des humains en désarroi

Nous n'avons jamais été autant dépendants de la «modernité» et «accros» à des modes de vie où presque tout est disponible sans effort. L'électricité sort du mur, l'eau du robinet, les aliments du supermarché, nos déchets sont escamotés avec la chasse d'eau ou les camions poubelles. Les routes et les lumières font partie intégrante de l'environnement sécurisé de la ville. Les «esclaves fossiles» (6) – qui font marcher ascenseurs, grues, pelleuses ou tracteurs – assurent l'ensemble des tâches mécaniques à notre place. À l'abri dans nos maisons douillettes remplies de robots, tandis que la télévision occupe nos soirées, nous vivons dans l'illusion que rien ne peut nous arriver.

Et pourtant ! Tremblements de terre, tsunami ou inondations au Sud, conséquences des vagues de froid, des canicules ou des grèves de poubelles au Nord ►

► devraient suffire à nous alerter sur la fragilité de ces espaces artificiels où nous nous croyons les maîtres du monde. Qu'est-ce donc qu'un «quartier durable»? Les tours en béton armé du Nord sont-elles plus durables que les paillotes en terre crue des villages du Sud? La vie est-elle plus durable dans une mégapole telle Mexico ou Londres, une bourgade cossue de province ou un village offrant des conditions de vie dépouillées mais proches de la nature en brousse?

Foyers abritant nos modes de vie, les quartiers ne seraient-ils pas tout simplement un reflet de notre rapport, plus ou moins durable, au monde?

Quartier durable, catalyseur d'intelligence collective

Après une dizaine d'années consacrées à l'exploration de solutions ancrées dans l'action de terrain, j'ai acquis la conviction que le durable passe par l'intelligence collective et la mobilisation des individus, à tous niveaux. La seule condition est la volonté de s'émanciper pour (re)devenir acteur. Catalysée par l'action d'innombrables *passseurs*, la «pollinisation des idées» permet alors d'inventer de nouveaux modes de vie basés sur les usages et les *processus apprenants*.

Par définition, le durable consiste à satisfaire nos besoins sans grever la capacité des générations futures à en faire autant. Évidemment, il faut en milieu urbain réduire les pollutions, la circulation automobile, encourager le vélo et les transports collectifs, le tri et le recyclage, la boucle locale, etc.

Mais si le quartier est autant un espace physique qu'une représentation collective, un quartier durable repose alors sur sa capacité à transmettre une culture, des savoirs, des mémoires. Rites, fêtes populaires, quartiers anciens, cimetières marins ou curiosités naturelles auxquels les habitants restent farouchement attachés sont là pour en témoigner. Ainsi, les quartiers devraient aussi, voire avant tout, être des catalyseurs de cette intelligence collective qui nous fait si cruellement défaut.

BedZed en est un exemple frappant. Sa capacité à éveiller la curiosité, à stimuler l'envie de changer puis à partager les expériences qui s'en sont ensuivies, font de ce site un *objet-art* d'intelligence collective.

Autre exemple, Loos-en-Gohelle. Participant à l'un des voyages d'études que j'organisais alors à BedZed,

son maire Jean-François Caron fut l'un des premiers à en saisir la portée interprétative et à décider de le transposer à son contexte.

Située dans le Nord-Pas-de-Calais, cette commune de 7500 habitants cristallise à l'extrême le développement non durable. Elle possède les plus hauts terrils d'Europe, symboles d'un passé minier qui affecte encore ses habitants. Plusieurs fois rasée pendant la guerre, c'est l'une des communes les plus pauvres de la région. Partant de cette situation catastrophique, la ville s'est résolument engagée dans la voie du développement durable. «*Nous*

Évidemment, il faut en milieu urbain réduire les pollutions, la circulation automobile, encourager le vélo et les transports collectifs, le tri et le recyclage, la boucle locale, etc.

n'avions pas le choix : il fallait nous en sortir par nous-même ou continuer sur la pente du déclin.»

Engagée depuis une vingtaine d'années dans un programme de reconversion qui couvre avec succès presque tous les pans de la durabilité, la commune a réussi à impliquer la population aux côtés de l'équipe municipale. L'expérience accumulée fait de Loos une «défricheuse». La commune est ainsi devenue «ville d'interprétation du développement durable».

Les maires de la commune depuis plus d'un siècle proviennent presque tous d'une famille qui incarne l'histoire minière. «*La vie de mon arrière-grand-père, dit Jean-François Caron, relevait de Germinal, et la saga de ses enfants Juvenal Danton, Rosa Églantine Louise-Michèle, Ferrer et Voltaire, illustre un engagement hors du commun. Si, par notre lisibilité, nous pouvons inciter d'autres territoires à s'engager dans la bataille et que ce processus fait boule de neige, alors c'est gagné. L'enjeu est de faire savoir, pour passer du local au global.*»

De la ville d'interprétation à l'épopée de ses maires, qui se sont battus contre l'oubli et ont réussi à préserver le patrimoine de leurs ancêtres (7), Loos incarne la ville durable comme vecteur de transmission, *objet-art* d'intelligence collective.

J'ai été frappée par la volonté farouche de ces pion-

niers de transmettre leur savoir, d'ouvrir la voie pour donner envie aux autres, tout en respectant la liberté de chacun. Ils ont su montrer avec efficacité et modestie que d'autres façons de vivre en harmonie avec le monde étaient possibles. Ni dogmatiques ni naïfs, ces *passseurs* ont exploré des voies et nous tendent des passerelles. Libre à chacun de nous de les emprunter.

Pas d'autres voie pour sortir de l'impasse

Ces parcours soulignent la formidable faculté d'adaptation des *collectifs apprenants*, leur capacité à inventer des modes de vie qui s'inscrivent dans la continuité de trajectoires en lien étroit avec leur environnement naturel et humain. On ne peut créer un écosystème résilient «par le haut», parce que les pouvoirs pyramidaux ne peuvent «coller» à la réalité du vécu, multiple et bariolé, de ses habitants. Au final, ce sont les individus et les groupes humains qui font preuve de résilience, non les structures.

En tant qu'objet-art d'intelligence collective, le quartier durable concentre un espoir essentiel pour l'homme du XXI^e siècle, offrant des passerelles pour sortir de la crise de manière libre et durable. On m'a cependant souvent objecté que ces «petites expériences» ne sauraient suffire à changer le monde : anecdotiques donc non significantes, impuissantes à arrêter la marche du rouleau compresseur, processus

trop lent face aux urgences planétaires, etc. A quoi je réponds que je ne vois pas d'autre voie pour sortir de l'impasse. Le capitalisme néolibéral privilégie la vitesse et le paraître au détriment de l'être, engendrant une prolifération de milieux urbains déshumanisés. Gagner plus pour consommer plus, toujours plus vite, à quoi bon? Le métabolisme de la métropole nous réduit à l'anonymat dans des vies insignifiantes. Seuls parmi nos semblables, nous vivons hors sol, arpétant des espaces désincarnés pour y chercher des nourritures sans saveur.

Nous avons tout simplement abdiqué notre condition d'être pensant, libre et singulier. Nous le sentons, et pourtant nous continuons notre course effrénée. Rares sont ceux qui s'octroient, le temps d'une vacance ou d'un congé sabbatique, le temps de réfléchir et de poser leurs sacs pour interroger le sens d'un tel futur.

Convaincue du pouvoir de «contagion» de pilotes tels BedZed ou Loos, je me demande ce qui attend la majorité d'entre nous si nous continuons dans cet abrutissement. Pour quelques collectifs capables de s'organiser pour réunir les conditions de leur résilience future, combien de personnes laissées pour compte lorsque les choses empireront de manière irréversible? Devons-nous laisser le «sauve qui peut» se faire aux dépens des individus les plus fragiles?

À nous de nous émanciper pour mettre en branle notre intelligence collective. ●

THANH NGHIEM

[1] Angenius est une association créée en 2002 par Thanh Nghiem. Elle regroupe des chefs d'entreprise, des artisans, des chercheurs ou des créateurs qui entendent diffuser – sans objectif marchand – des savoirs et connaissances sur des modes de vie authentiquement durables. Sur Internet : <http://angenius.net>

[2] L'empreinte écologique mesure l'impact de l'homme sur la planète à travers les ressources naturelles qu'il prélève et les déchets qu'il émet. On peut ainsi traduire toutes nos activités en «équivalent de surface» ou m² nécessaires. Nos modes de vie en France nécessitent ainsi

l'équivalent de 3 planètes – 5 pour un Nord-Américain, 1 pour un Chinois

[3] Voir le livre *BioRegional Solutions : for living on One Planet* (Schumacher Briefings), Editions Green Books, 2002

[4] Métropolisation et tiers espace : quelle innovation territoriale? Martin Vanier www.pacte.cnrs.fr/IMG/pdf_41_Vanier_Tiers_espace.pdf

[5] Le tiers espace est un lieu de construction et de négociation du sens. Il désigne ainsi une zone de transit et de médiation.

[6] Un être humain peut fournir 0,05 à 0,5 kWh d'énergie physique avec ses

bras ou ses jambes. Par comparaison, 1 litre d'essence fournit 10 kWh d'énergie. Notre mode de vie nécessite plus de 6 litres de pétrole par jour, ce qui revient à dire que nous utilisons une centaine d'esclaves fossiles. Source : <http://manicore.fr>

[7] Voir la candidature «Bassin Minier Unesco» <http://www.bmu.fr/>



Thanh Nghiem est l'auteur du livre *Des abeilles et des hommes*, paru en septembre 2010 chez Bayard, avec une préface de Nicolas Hulot